



## LES MODES PARISIENNES.

*Costume de Mariée, toilette du matin. — Capote de M<sup>lle</sup> Romain, rue de la Chaussée d'Antin, 18. — Plumes et fleurs de Millery, élève de Batou, rue de Ménars, 12. — Façons de Robes de M<sup>lle</sup> Duquet, rue de Louvroi, 6. — Soieries des Deux Pages, rue Vivienne, 11. — Dentelles de Violard, rue de Choiseul, 2. — Bijoux de Darche, passage des Panoramas, 35. — Cachemire de Brousse, rue de Richelieu, 84. — Gants Mayev, rue de la Paix, 26. — Corsets Josselin, rue de la Paix, 15.*

*Paris chez Aubert et C<sup>ie</sup> Place de la Bourse.*







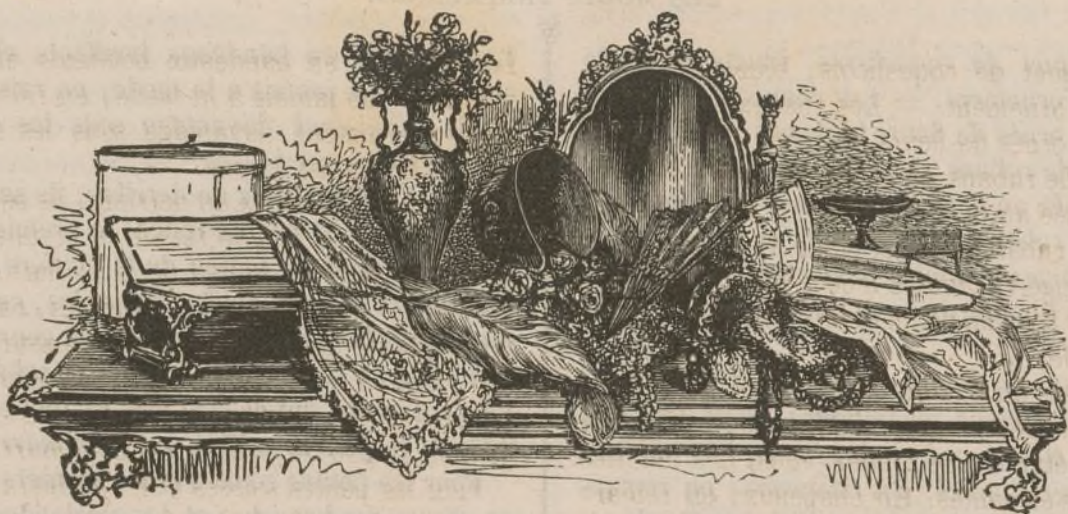


### LES MODES PARISIENNES

*Costume de Marie, toilette du matin. - Capote de M<sup>lle</sup> Roumain, rue de la Chaussée d'Antin, 18. - Plumes et fleurs de Millery, ébène de Barou, rue de Ménars 11. - Façons de Rides de M<sup>lle</sup> Paquet, rue de Louvois, 6. - Vêtements des Deux Pages, rue Vivienne, 11. - Dentelles de Violard, rue de Châteaufort, 2. - Bijoux de Darcbe, passage des Panoramas, 35. - Cachemire de Brousse, rue de Richelieu, 84. - Gants Mayev, rue de la Paix 15. - Bonnets Savelin, rue de la Paix, 15.*

*Paris chez Aubert et C<sup>ie</sup> Place de la Bourse.*





## LES MODES PARISIENNES.

### Sommaire.

MODES ET FASHIONS, par madame LOMÉNIE DE V. —  
LES PENDANTS D'OREILLES, par MARIE AYGARD  
(1<sup>re</sup> partie). — CAUSERIES. — CHRONIQUE THÉÂ-  
TRALE. — RÉBUS ILLUSTRÉ.

### MODES ET FASHIONS.



LES soieries pour robes sont généralement très-riches, et l'on fait beaucoup d'étoffes spéciales pour une seule robe, composée de ses lés et de volants dont les ornements sont tissés dans l'étoffe. Nous avons vu chez mesdemoiselles Fanny et Pachery, qui ont transporté leur maison de modes et robes rue de la Chaussée-d'Antin, 33, une robe gris-perdrix glacé blanc ornée de deux volants ayant au bas une bande large de quatre doigts, d'une nuance beaucoup plus foncée; la même bande, formant bordure, se retrouvait, sur la jupe, en tête du second volant. Une autre robe de même nuance, aussi en taffetas glacé, avait cinq volants de barège, avec rayures au bas, d'une nuance plus claire et satinée. Cette dernière nous paraît une nouveauté

heureuse; car on sait que les volants de soie mate ne sont jamais très-gracieux et ne conservent pas leur fraîcheur. L'addition d'une étoffe légère pour ornement sur le taffetas aidera à la conservation de la mode des volants.

Quant aux étoffes pour redingotes, ce sont toujours les taffetas glacés, les taffetas à larges rayures ombrées, les fonds couleur feutre à raies ou losanges bleu-vif, charmantes couleurs sur lesquelles une broderie au passé et au crochet aux deux nuances de l'étoffe fait si bon effet; et les glacés rose, bleu de ciel, lilas, dont on compose des redingotes fermées par une rangée de grelots en perles, façon simple, commode, et à cause de cela très en faveur.

Les chapeaux n'ont jamais été plus jolis et plus variés qu'en ce moment, et les demoiselles Romain (1) font des prodiges d'élégance, de grâce et de fraîcheur; ce sont: — capotes de tulle à bouillons séparés par des petits rouleaux de satin, si légers avec leurs grappes de fleurs; — chapeaux-Cobourg, sorte de paille blanche qui fait fureur, et qu'elles ornent d'avoine de deux nuances ou d'un bouquet-saule dont les fleurs sont entourées de longues herbes vertes; — des chapeaux de paille à jour; — et, ce qui est plus nouveau, des chapeaux de crin, brodés en soie ou en paille, ont un bouquet de fleurs et des herbes jaunies; ou bien encore, une charmante fantaisie, c'est un bouquet de fleurs en paille mêlées de longues pailles de maïs. — Une capote de crêpe aura, pour remplacer les coulisses, un agrément de paille ou une natte de petites pailles tressées

(1) Rue de la Chaussée-d'Antin, 48.



et un bouquet de coquelicots, bluets et paille jaune pour ornement. — Les chapeaux de paille de riz sont ornés de fleurs blanches, lis d'eau ou autres, et de rubans verts bordés d'une dentelle blanche tissée au bord; — ou bien c'est la paille de riz avec ruban cerise et blanc et des bouquets de fleurs rouge-vif, toutes modes auxquelles mesdemoiselles Romain donnent un cachet de jeunesse remarquable.

Les courses du Champ-de-Mars ont été favorisées par un temps magnifique; aussi toute la fashion s'y était donné rendez-vous. Les toilettes étaient très-élégantes. En chapeaux, on remarquait tous ceux que nous venons de citer plus haut.

Une jeune dame portait un chapeau-gipsy en paille de riz orné d'une guirlande de fleurs blanches formant touffes tombant sur la passe; de longs rubans verts et blancs, qui s'échappaient d'un nœud posé de chaque côté de la passe à la hauteur des oreilles, se mêlaient à de longues et légères boucles blondes. Un autre, de même forme, était en large paille cousue et orné d'une guirlande montée de même que l'autre, mais de bluets; des rubans bleus garnissaient le dessous de la passe du chapeau. Nous n'avons, du reste, vu que deux chapeaux de cette forme évasée, semblables à ceux que portent les petites demoiselles. Les robes de taffetas en nuances claires y étaient très-nombreuses; on pouvait faire la même remarque pour les châles et les écharpes de dentelle, les visites ornées de hautes dentelles et les visites garnies de franges ou de volants découpés.

Les ombrelles-marquises sont toujours les préférées pour les promenades en voitures, aussi étaient-elles en majorité dans les calèches qui parcouraient le Champ-de-Mars. Le blanc, le rose et le gris-poussière sont les nuances préférées, ainsi que les garnitures d'effilé: madame Lemaréchal (1) en a de charmantes, et c'est elle qui les fournit à toutes nos élégantes; elle fait de préférence les grandes ombrelles pour le matin, la promenade à pied et la campagne, tout unies, sans frange; cependant elle a dans les grandes de très-jolies nouveautés: ce sont des brochées Pompadour à fleurs, et d'autres unies, qui ont une large rayure au bord; ces dernières, ainsi que les grandes ombrelles en taffetas uni, sont sans franges.

La coiffure en cheveux n'a pas, depuis l'hiver, subi de grands changements; les cheveux bouclés à la Sévigné sont assez généralement adoptés par les femmes qui portent des boucles; les blondes sont charmantes entourées de cette auréole de cheveux légèrement frisés. On porte toujours beaucoup de bandeaux, mais ils tombent moins bas sur l'oreille, et s'écartent très-peu sur le front.

(1) Boulevard Montmartre, 17.

Les cheveux en bandeaux bouffants et ondulés sont plus que jamais à la mode, en raison de ce qu'ils garnissent davantage sous les chapeaux dont la forme est évasée.

Quant aux cheveux de derrière, ils se tournent en deux fois, le peigne retient le premier tour et se trouve ainsi au milieu de la coiffure. Nous ne parlons ici que des coiffures simples, car le coiffeur apporte des changements à ce genre de coiffure, tout en conservant une grande sobriété dans les ornements, qui ne sont plus du tout en faveur, ce dont le pauvre coiffeur est bien *marri*!

Pour les petites soirées et les derniers concerts, on ajoute des branches et des guirlandes en fleurs naturelles de Lachaume, l'habile fleuriste de la rue de la Chaussée-d'Antin, 46, qui s'est fait une réputation pour sa manière de monter légèrement les fleurs.

LOMÉNIE DE V.

#### Détails du Dessin.

Toilette de mariée le matin: robe de taffetas d'Italie garnie d'angleterre et fermée devant par des boutons en perles entourés de marcassite; corsage juste et fermé devant; manches ouvertes et arrondies en dehors; sous-manches de tulle froncé sur un poignet et bordé d'une petite dentelle.

Capote ornée d'un bouquet de plumes. Robe de soie garnie de dentelle surmontée de galons de soie mate. Manches justes, ouvertes du bas et bordées d'un revers en dentelle noire; sous-manches de tulle. Écharpe de dentelle, guirlande de fleurs.

#### PATRONS.

*Patron de visite.* — Le patron de visite que nous donnons aujourd'hui n'a pas les pointes aussi écartées qu'elles le paraissent sur le croquis, cela serait disgracieux. Cette visite se garnit ordinairement d'un rang de frange par le bas; au-dessus on fait une petite broderie, soit en soutache, soit au passé mêlé de points de chaînette ou crochet, laquelle broderie peut se remplacer par un ornement de passementerie à jour, qui se continue de même que la broderie tout autour de la visite. Les manches se coupent droit sur une hauteur de deux travers de main environ. On les garnit dans le genre des autres ornements, mais en double. Ainsi un rang de frange et un rang de broderie quelconque; ce qui, répété deux fois, fait que la manche se trouve entièrement garnie par deux rangs de frange et deux rangs de broderie.

#### LES

#### PENDANTS D'OREILLES.

##### I.

Un riche marchand de vins qui possède plusieurs plants renommés dans la Bourgogne et le Bordelais, dont les caves sont en général remplies du vin qu'il récolte, M. Laugier, homme qui



a déjà dépassé la soixantaine, déjeunait dans son arrière-boutique avec un de ses amis, plus jeune que lui et, comme lui, négociant en vins; tous deux dégustaient une bouteille de vin d'Arbois tirée d'un caveau secret, et en appréciaient l'arome et la saveur en véritables connaisseurs, lorsqu'un bruit fâcheux leur fit lever la tête et tourner les yeux vers le vitrage qui les séparait de la boutique : c'était une cinquantaine de bouteilles qui, heurtées par un baquet, se renversaient comme des capucins de cartes et couvraient le sol de leurs éclats.

« Mon vin de Pouilly ! mon vin de Pouilly ! » s'écria M. Laugier en se levant à demi.

Il se rassit ensuite, serra les poings comme un homme qui cherche à contenir sa colère, et acheva de boire son vin. C'était une vieille femme, la servante du magasin, qui avait fait cette maladresse et causé ce dommage. Tandis qu'elle épongeait le carreau sur lequel ruisselait le vin, l'ami de M. Laugier lui disait :

« A votre place, je mettrais cette vieille femme à la porte... ce serait même fait depuis long-temps, avec moi... toujours dégâts nouveaux... Combien vous coûte ce vin ? »

— Quarante sous la bouteille.

— Et vous le vendez ?

— Trois francs.

— Voilà au moins cent cinquante francs de perdus. »

La coupable fit disparaître les verres cassés, répandit du sable sur le pavé humide et disparut, pour éviter sans doute la colère de M. Laugier.

« Vous êtes vif, emporté même, lui dit son ami : vous avez chassé vingt garçons pour beaucoup moins; je ne conçois pas votre indulgence à l'égard de cette vieille femme.

— Voulez-vous que je vous raconte une histoire ? » dit M. Laugier.

Le convive du marchand de vins, qui comprit que celui-ci voulait éloigner un souvenir importun, remplit son verre, humecta ses lèvres, et répondit comme tout buveur complaisant l'aurait fait à sa place :

« Parlez, je vous écoute :

— En 1805, dit M. Laugier, le propriétaire de ce magasin de vins était un nommé Caillot, vieux Bourguignon, fin, avare, et qui, ayant à cette époque gagné une petite fortune, cherchait à vendre son fonds et à marier une fille unique dont, en sa qualité de veuf, il était embarrassé. Le fonds était bon, la fille jolie et sage, les affaires devaient se conclure sans difficulté. Caillot avait dans son magasin un garçon nommé Jacques, jeune homme actif, ambitieux, auquel la fille du marchand de vins et le fonds auraient bien été. Ce n'est pas que Jacques fût amoureux de mademoiselle Caillot, pas le moins du monde : il l'aurait volontiers prise

pour femme, parce qu'il la trouvait un bon parti pour lui; il la regardait comme une fille laborieuse, ménagère et propre à faire prospérer un établissement : et si j'ajoute, continua M. Laugier, que Jacques venait de faire un petit héritage, vous comprendrez qu'il pouvait sans trop d'amour-propre aspirer à la main de mademoiselle Marguerite Caillot. Un matin qu'il n'y avait point de pratiques dans le magasin, que le vieux Caillot était majestueusement assis dans son comptoir :

» — Jacques, dit-il à son garçon, tu vas changer de maître.

» — Pourquoi cela, notre bourgeois ?

» — Parce que je vends mon fonds et je marie ma fille.

» — Ah ! ah ! et à qui donc ?

» — A un nommé Durand, un brave homme qui a des écus... C'est une bonne affaire pour lui et pour moi.

» — Et mademoiselle Marguerite ?

» — Oh ! ma fille m'obéira ; ça n'a pas d'amourettes, ça ne lit pas de romans, ça fait ce que veut son père... Le seul défaut de Marguerite, vois-tu, Jacques, c'est qu'elle aime un peu trop à se faire belle... mais ça lui passera au premier enfant.

» — Et l'affaire est conclue ? demanda Jacques.

» — Elle le sera demain ; mais que t'importe à toi ?

» — C'est que, répondit Jacques, si vous vouliez, j'achèterais votre fonds et j'épouserais votre fille.

» — Toi ! dit le marchand de vins en faisant un éclat de rire : eh ! mon pauvre garçon, il faut de l'argent pour acheter mon fonds ; et, quant à ma fille, je ne suis pas fier, mais je ne la donnerai jamais à un homme comme toi... tu n'as rien.

» — Combien vendez-vous votre fonds ?

» — Trente mille francs.

» — Et quelle est la dot de votre fille ?

» — Je compte lui donner quinze mille francs.

» — Ce sont donc quinze mille francs qu'il faut que votre gendre vous apporte ?

» — En bons écus, mon ami Jacques.

» Jacques tira alors de sa poche un vieux portefeuille, et il l'ouvrit doucement, tout en disant à Caillot :

» — Vous me connaissez : je sais le métier, je suis travailleur, économe ; j'ai bonne envie de faire fortune, et j'ai idée que j'y parviendrai... Si vous voulez un peu m'aider, nous pourrions faire affaire.

» — Un peu t'aider ? tu n'as point d'argent ?

» — Au contraire.

» — Tu as quinze mille francs ?

» — J'en ai sept.

» Et, en parlant ainsi, Jacques tira sept billets



de mille francs de son portefeuille et les étala sur le comptoir.

» — Il faut, père Caillot, dit-il, me donner votre fille et quatre ans pour payer les huit mille francs que je vous devrai... je vous tiendrai compte des intérêts.

» Le vieux Caillot prit les billets; il les mania, les compta, les regarda à l'envers et à l'endroit, puis les rendit à Jacques en lui disant :

» — Je ne fais point de crédit; c'est le moyen de perdre son argent et ses pratiques.

» Puis il quitta son comptoir et monta dans sa chambre sans ajouter un mot.

» — Le vieux ladre! s'écria Jacques dès qu'il fut seul, il ne connaît que les écus!

» Il remit son insuffisante fortune dans sa poche, et il s'assit auprès du comptoir en réfléchissant à l'avarice des gens âgés, qui ne feraient rien pour aider un jeune homme et oublient les facilités qu'on leur a faites autrefois. Une bouteille de vin blanc était à la portée de sa main, il remplit un verre, et but sans savoir presque ce qu'il faisait... Tout en maudissant M. Caillot, il buvait son vin, et peu à peu la tête de Jacques s'échauffa, son sang circula dans ses veines avec plus de chaleur et plus d'activité; l'air qu'il respirait dans le magasin lui sembla lourd, et, à l'arrivée d'un garçon, son camarade, il sortit, alla promener dans le Palais-Royal sa mauvaise humeur et l'exaltation passagère qu'il devait au vin blanc.

M. Laugier but un verre de vin d'Arbois pour reprendre haleine, et il continua :

« Je vous parle de près de quarante ans passés; dans ce temps-là les maisons de jeu étaient autorisées à Paris, et le Palais-Royal en comptait plusieurs. Jacques se trouva devant une des plus connues, le n° 113. Je ne dis pas qu'il fût ivre, mais il n'avait pas sa tranquillité et son bon sens ordinaires; il voulait d'ailleurs dissiper la mauvaise humeur que lui causait le refus de M. Caillot : il monta dans la maison de jeu sans projet, sans envie de jouer, seulement pour passer le temps et pour voir une chose nouvelle. Il fut d'abord ébloui de l'or qu'il vit sur le tapis vert, il suivit le jeu d'un œil attentif, et comprit sans peine les chances faciles de la *rouge et noire*; il ne s'agissait que de mettre son enjeu sur la couleur qui allait sortir, et cet enjeu était doublé. L'idée de jouer lui vint; il la repoussa d'abord, puis il s'y accoutuma, et, peu à peu se familiarisant avec elle, il mit la main dans sa poche pour tâter son portefeuille : il pensa naturellement qu'il pouvait en moins d'une heure doubler sa fortune et jeter à la face de Caillot les quinze mille francs nécessaires pour acheter son fonds et épouser sa fille.

» Il n'imagina pas d'abord qu'il fût possible de perdre; cependant, quand il fut décidé à jouer, il hésita à risquer une somme aussi forte qu'un

billet de banque. Mille francs! c'est énorme; mais il n'avait sur lui que les sept mille francs qui composaient sa fortune, et il ignorait qu'il se trouvait dans un lieu où tous les moyens de changer un billet de banque étaient à sa disposition. Ce fut donc en tremblant qu'il prit un de ces billets, et qu'après l'avoir long-temps roulé dans ses mains, comme si ses doigts voulaient le retenir malgré sa volonté, il le jeta sur le tapis. Du moment où son argent fut ainsi aventuré, il ne vit plus rien, ni les joueurs qui l'entouraient, ni le croupier armé de son râteau; tout se brouilla pour lui, et son délire fut si complet, qu'il n'entendit pas même la voix qui annonçait la perte ou le gain.

» — Monsieur, lui dit un de ses voisins, est-ce que vous comptez toujours jouer sur la rouge? Voilà trois fois qu'elle sort; cela n'est pas prudent.

» — Trois fois! que voulez-vous dire? qu'est devenu mon argent?

» — Il est là, vous pouvez le prendre, et à votre place je n'hésiterais pas.

» — Ces billets de banque sont à moi?

» — Sans doute, comptez : vous avez mis mille francs, et vous avez gagné : deux mille; vous avez laissé votre enjeu, et vous avez gagné de nouveau : quatre mille; enfin, vous venez de gagner encore : huit mille francs.

» — J'ai huit mille francs! s'écria Jacques en s'élançant sur sa proie, qu'il ravit sur-le-champ aux chances aléatoires du jeu : j'ai huit mille francs!

» Et, dans le mouvement rapide qu'il fit pour s'emparer de son trésor, un des billets s'échappa de sa main et retomba sur le tapis; il l'y laissa. La fortune lui fut encore favorable : il avait gagné huit mille francs, qui, ajoutés aux sept qu'il possédait déjà, formaient bien les quinze mille francs demandés par M. Caillot. En un clin d'œil il eut quitté le n° 113, le Palais-Royal, et il se trouvait chez le marchand de vins, familièrement assis auprès de celui qu'il regardait déjà comme son beau-père. Assez raisonnable cependant pour ne pas avouer par quel moyen il avait doublé sa fortune, il était résolu à faire un mensonge qu'il regardait comme fort innocent.

» — Eh bien! père Caillot, dit-il, nous allons cette fois-ci être d'accord, je l'espère : je vous apporte votre argent.

» Caillot ouvrit de grands yeux.

» — Si tu as les quinze mille francs, lui dit-il, ma fille et mon fonds sont à toi; car il est vrai que je te préfère à Durand... Mais il te manquait ce matin huit mille francs, tu les as maintenant : tu viens donc de les emprunter? cela prouve que tu as du crédit.

» — Je vous jure que cet argent est bien à moi et que je n'ai pas emprunté un sou.

» — Alors tu as menti ce matin?



» — Non ; seulement je ne vous ai pas dit toutes mes ressources.

» — Je te prévien, dit Caillot après un moment de réflexion, que j'hypothéquerais la dot de ma fille sur le fonds que je te cède ; ainsi, si tu y as compté pour emprunter...

» — Encore une fois, père Caillot, je n'ai pas emprunté un sou ; je viens de chez mon notaire, où j'ai pris la somme qu'il avait à moi.

» Les billets furent montrés au marchand de vins, remis ensuite par Jacques dans son portefeuille, et le mariage fut arrêté. Caillot voulut faire les choses avec courtoisie ; quoique les jeunes gens se connussent, il les présenta l'un à l'autre, et permit à Jacques d'aller se promener pendant une heure avec sa fiancée. Ils vivaient sous le même toit depuis long-temps, mais sans qu'il eût jamais été question entre eux d'amour ni de mariage, et ils devaient avoir mille choses à se dire. Jacques grimpa à son sixième étage pour faire un peu de toilette, Marguerite passa sa plus belle robe, et ils sortirent bras dessus, bras dessous. Or, cette boutique étant à deux pas du Palais-Royal, ce fut naturellement vers le Palais-Royal qu'ils se dirigèrent. Jacques crut devoir commencer l'entretien par un peu de galanterie : il dit à la jeune fille qu'il l'aimait depuis long-temps, et que l'approbation que M. Caillot donnait à son amour le rendait le plus heureux des hommes ; puis, comme il était loin d'éprouver ce qu'on appelle une passion, il se hâta de parler affaires, voulant prouver à Marguerite qu'elle allait épouser un homme avec lequel elle augmenterait sa fortune.

» — Ma chère Marguerite, lui dit-il, entre nous, le père Caillot n'entend plus grand'chose au commerce ; la vieillesse l'a rendu timide : il faudra mettre la maison sur un autre pied ; nous étendrons nos relations ; je ferai un voyage à Bordeaux.

» Marguerite répondait à toutes ces bouffées d'ambition avec sagesse et modération ; elle voulait bien étendre un peu son commerce, mais elle craignait que Jacques ne se laissât entraîner trop loin, ce qui avait son danger. Le jeune homme était ravi d'avoir trouvé dans sa compagne un pouvoir modérateur, et il se félicitait intérieurement de son choix ; cependant il crut bientôt s'apercevoir que la jeune fille n'était pas tout entière à ce qu'il lui disait : elle avait en tête autre chose qu'une extension de commerce et un voyage à Bordeaux. Hélas ! Marguerite, ainsi que l'avait dit le père Caillot, aimait la parure, et elle pensait à son trousseau, aux douzaines de mouchoirs de batiste, au nombre de robes qui seraient dans sa modeste corbeille et aux bijoux que Jacques devait nécessairement lui donner. Ils se promenaient sous les galeries, lorsque tout d'un coup

Marguerite s'arrêta devant le magasin de l'horloger Leroi, et dit :

» — Monsieur Jacques, monsieur Jacques, regardez donc la jolie montre !

» C'était en effet une petite montre de femme, dont la boîte d'émail était entourée d'un double cercle de perles fines.

» Jacques regarda le bijou d'un air indifférent, et dit :

» — Vous avez raison, c'est une jolie montre.

» Et il passa.

» Quelques pas plus loin, se trouvait le magasin d'un bijoutier ; mademoiselle Marguerite s'arrêta devant la devanture, et, indiquant du doigt une fort jolie paire de pendants d'oreilles en diamants :

» — Monsieur Jacques, dit-elle, vous comptez me donner quelque chose le jour de notre mariage ? peut-être vous ne savez pas encore ce que vous m'achèterez, votre choix n'est pas fait ?

» — Non, mademoiselle.

» — Eh bien ! achetez-moi ces pendants d'oreilles. Oh ! je vous en prie, achetez-les ! ce sera un souvenir pour toute la vie : je ne pourrai ni les voir, ni les porter, sans me souvenir que vous m'avez accordé la première chose que je vous aie demandée.

» Jacques, sollicité d'une manière aussi pressante, hésita un moment ; puis, voyant dans les yeux de Marguerite tout le déplaisir que lui ferait un refus :

» — Voyons donc ces diamants de plus près, dit-il.

» Et ils entrèrent dans la boutique. Le marchand montra les pendants d'oreilles ; il les mit dans la main de la jeune fille. Quand celle-ci les eut touchés, qu'elle en eut admiré la belle eau et la limpidité, quand le marchand lui eut fait remarquer qu'ils n'avaient point de défaut, Marguerite sentit redoubler son envie.

» — Combien valent ces pendants ? demanda Jacques.

» — Monsieur, répondit le marchand, les diamants sont aujourd'hui fort demandés ; les femmes des généraux du premier consul en portent beaucoup, et le premier consul lui-même aime à en voir sur les personnes qui l'entourent ; c'est un goût qu'il a rapporté d'Égypte. Cependant je n'ai pas augmenté le prix des miens.

» — Enfin, monsieur, combien...

» — Combien ces diamants, n'est-il pas vrai ? reprit le marchand ; j'en ai refusé, il y a quelques jours, neuf cents francs, mais je vous les laisserai à huit cents, dernier prix.

» A ces mots, Jacques fit un pas en arrière, et Marguerite se rapprocha instinctivement des pendants d'oreille que le marchand avait repris.

» — C'est bien cher, dit Jacques.



— Ah ! monsieur, pas du tout, répondit le marchand en remplaçant les bijoux au vitrage.

— Nous y réfléchissons, » reprit Jacques.

Et, entraînant après lui Marguerite, il sortit avec elle du magasin.

La femme la plus simple et la plus ingénue a néanmoins toujours le talent de faire faire ce qu'elle veut à l'homme qui attend quelque chose d'elle, et Jacques, après tout, avait besoin du consentement de Marguerite pour l'épouser. Les deux futurs époux ne se dirent plus un mot, mais le silence de Marguerite était éloquent, et Jacques, en la ramenant chez son père, ne lui adressa que ces mots :

— Mademoiselle, soyez sans inquiétude, vous aurez les pendants. »

## II.

Rien ne paraissait plus ridicule à Jacques que cette fantaisie de mademoiselle Marguerite ; la femme d'un marchand de vins porter des pendants d'oreilles de huit cents francs ! c'était bon pour la femme d'un agent de change. Cependant la jeune fille y tenait, et lui, Jacques, les avait promis. C'était fâcheux ; mais puisque la vente du fonds et le mariage ne pouvaient pas avoir lieu l'un sans l'autre, il fallait, tout en convenant à M. Caillot, ne pas déplaire à Marguerite, et l'achat des pendants d'oreilles écornerait la somme promise au beau-père. Cette réflexion en amena d'autres, et Jacques ne tarda pas à reconnaître qu'un mariage est fort coûteux. Il faut de l'argent pour les habits de noce, pour les cadeaux à la mariée, pour les actes exigés pour l'état civil, pour l'église, pour le repas, pour tout enfin ; il était nécessaire aussi d'avoir un peu d'argent devant soi le lendemain des noces : il manquait à Jacques un millier d'écus.

L'achat le plus urgent à faire était celui des pendants d'oreilles ; comment se présenter le lendemain devant la jeune fille sans les lui donner ? C'eût été une marque d'indifférence fâcheuse, et Jacques avait un rival prêt à acheter le fonds de M. Caillot. Il y avait un moyen de tout arranger qui se présenta tout naturellement à son esprit : c'était de retourner au n° 443. Moyen hasardeux, il est vrai, car la fortune est changeante, et Jacques le sentait d'autant mieux qu'il avait été plus favorisé ; mais il était dans un jour de bonheur, pourquoi la fortune ne lui ferait-elle pas une faveur nouvelle ? Il n'avait sans doute pas épuisé sa veine, et d'ailleurs que demandait-il encore ? Presque rien, mille écus... Comme si mille écus, qui dépassaient de beaucoup la somme qu'il pouvait gagner en plusieurs années d'un travail honnête, n'étaient rien ! Il franchit le seuil de la maison de jeu, en se jurant de ne gagner que mille écus, pas un sou de plus. Il entre, il se place en

face de l'individu qui tenait le râteau fatal : ce monsieur l'accueillit avec un sourire : il l'attendait. Quand les banquiers de ces repaires ouverts à tous les vices, et l'on peut dire aussi à tous les crimes, voyaient un joueur heureux gagner une forte somme, ils ne s'en effrayaient nullement ; ils savaient que c'était un appât jeté à l'avidité, et que cet argent leur reviendrait, augmenté de toute la fortune de leur dupe nouvelle.

MARIE AYCARD.

(La suite au prochain Numéro.)

## Causeries.

\* M. Martin est arrivé avant-hier dans la cour du *Constitutionnel*, entre cinq et six heures du soir.

Aussitôt la rédaction, bannières déployées, s'est mise en marche pour le recevoir. Quatre jeunes rédacteurs-lévites agitaient les encensoirs pleins d'une réclame odorante.

Le premier volume a été tiré du char triomphal qui le portait. Il était contenu dans une première caisse en bois de chêne, puis venait une seconde caisse en bois d'acajou, puis une enveloppe de plomb. Une couverture de satin blanc cachait encore le précieux manuscrit à tous les yeux, le directeur du journal a voulu l'enlever lui-même.

Alors est apparu le titre : *Martin l'enfant trouvé ou les Mémoires d'un valet de chambre*.

Aussitôt la rédaction tout entière s'est mise à genoux et a entonné le *Domine salvum fac feuilleton*.

L'émissaire de M. Eugène Sue s'est alors avancé vers le *Constitutionnel* : Au nom de mon maître, lui a-t-il dit, je vous remets le premier volume de *Martin*.

Au nom de la France, a répondu le *Constitutionnel*, je reçois le premier volume de *Martin*.

Un procès-verbal de cette remise a été signé et déposé immédiatement aux archives, section des documents historiques.

Le manuscrit, placé sur un coussin de velours, a été transporté sous un dais dans les bureaux de la rédaction. Il y restera exposé pendant trois jours en chapelle ardente.

Après quoi on procédera à la lecture.

Suffisamment préparé à accomplir ce grand acte par la prière, le jeûne et le recueillement, le *Constitutionnel* s'agenouillera pieusement au pied du manuscrit, et le lira avec toute la componction voulue.

On ne dit pas si après lui d'autres personnes seront admises à cet insigne honneur.

La distribution des feuilles aux ouvriers de l'imprimerie doit être l'occasion d'une cérémonie touchante.

En attendant, pour célébrer la remise du premier volume, des distributions extraordinaires ont été faites aux ouvriers du *Constitutionnel*. On leur a accordé une ration de trois petits verres d'eau-de-vie par composteur.

Ainsi tombent d'eux-mêmes les bruits que la malveillance avait répandus dans le public.

Il est faux que M. Eugène Sue renonce à la littérature.

Il n'est pas vrai qu'il se soit retiré à La Trappe comme l'abbé de Rancé, afin d'avoir l'occasion de faire écrire sa vie par le Châteaubriand des âges à venir.

M. Eugène Sue est plus que jamais l'homme du roman-feuilleton. Au milieu de cette calamité publique qui s'appelle le silence de M. Alexandre Dumas, dans ce moment solennel où la vogue attend, où le public espère, quel effet ne produira pas le premier feuilleton de *Martin* !



Les destinées du pays sont là.  
Si ce premier feuilleton fait fiasco, je doute que notre belle patrie puisse supporter cet amer désappointement.  
Dieu protège la France !

\* Christophe Colomb raconte que lorsqu'il débarqua en Amérique, les Américains, qui n'étaient encore que des Indiens, étaient occupés à faire un vacarme horrible. Poëles, lèche-frites, vieille ferraille, ils frappaient ces instruments les uns contre les autres et agitaient des cailloux dans des calebasses, qui sont les chaudrons du pays.

Le hardi navigateur demanda la cause de tout ce tapage à un cacique qu'il avait séduit en lui donnant un rasoir, meuble précieux, attendu que les Indiens n'ont pas de barbe.

Ce cacique lui répondit qu'une éclipse de soleil allait avoir lieu, et qu'ils faisaient tout ce bruit pour empêcher le diable de battre sa femme.

Christophe Colomb rassembla les Indiens et leur expliqua, d'après le nouveau système, la théorie des éclipses. Les Indiens écoutèrent très-attentivement l'orateur, fumèrent une dizaine de calumets de paix, après quoi un chef se leva et dit : Le visage pâle a bien parlé, ses frères les visages rouges l'ont bien écouté, cela n'empêche pas que le soleil ne s'obscurcisse afin de ne pas voir le diable qui bat sa femme.

Rien ne put les faire changer d'opinion ; Christophe Colomb eut beau les combler de verroteries, les Indiens n'en restèrent pas moins fidèlement attachés à la tradition de leurs pères.

Il y a des gens, encore aujourd'hui, qui professent de singulières superstitions à l'endroit des éclipses. Vous donneriez à mon concierge pour quatre cents francs de verroteries, qu'il n'en serait pas moins persuadé que les *éclisses* ne sont pas autre chose que des présages.

Pour lui, l'éclipse de samedi dernier annonce que l'année ne sera pas fertile en petits pois.

Pour une grande quantité de Français lettrés, il n'y a pas d'éclipse sans une suite d'événements importants :

*Martin ou les Mémoires d'un Valet-de-Chambre* feraient fiasco comme *Piquillo Alliaga*,

Mademoiselle Rachel abandonnerait la tragédie pour débiter comme danseuse à l'Opéra,

On verrait M. Ponsard écrire un drame pour l'Ambigu, en collaboration avec M. Joseph Bouchardy,

Que bien des gens vous répondraient : Parbleu ! qu'y a-t-il d'étonnant à cela ? l'éclipse l'avait prédit.

Et quand on songe que cette éclipse, nous ne l'avons pas même vue ! Il est vrai que les astronomes annoncent aujourd'hui qu'elle a été parfaitement visible pendant cinq ou six heures sur les côtes de la Californie. Comme c'est consolant !

### CHRONIQUE THÉÂTRALE.

GYMNASÉ. — MM. Mélesville et Carmouche ont fait représenter, sous le titre du *Jardin d'hiver*, une bluette où l'on voit un banquier infidèle puni par où il a péché, c'est-à-dire que sa femme, irréprochable jusque-là, finit par prêter une oreille plus que complaisante aux tendres déclarations d'un jeune commis du mari, lequel, après avoir obtenu un *quart* dans la maison de son patron, finira, comme dit l'un des personnages de la pièce, par obtenir une moitié.

L'esprit des auteurs, un très-beau décor, le jeu de Klein, d'Achard, de Deschamps et de mademoiselle Melcy, ont fait accueillir cet à-propos avec une faveur marquée.

Voilà donc l'affiche du Gymnase agréablement renou-

velée pour le temps que durera l'absence de mademoiselle Rose Chéri.

\* Il est question de monter pour l'Opéra la *Lucrèce Borgia* de Donizetti. Madame Stoltz remplirait le rôle de Lucrèce, Barroilhet celui d'Alphonse d'Est, et Gardoni celui de Gennaro.

\* Le manuscrit d'*Agnès de Méranie* vient d'être soumis à la commission d'examen, au ministère de l'intérieur. Nous verrons le nouvel ouvrage de M. Ponsard dans la première quinzaine de mai. Mademoiselle Araldi étudie activement le principal rôle.

Un des rares artistes qui savent rendre à la guitare sa véritable importance, M. Séron, donnera un concert dimanche, 10 mai. Nous engageons tous ceux qui ne savent pas le parti qu'un musicien habile peut tirer de cet instrument à se rendre au concert de M. Féron.

\* Le concert que madame Farrenc a donné dimanche dernier au Conservatoire a valu à cette habile musicienne un succès des plus éclatants. La nouvelle symphonie de madame Farrenc peut être regardée comme un des plus beaux ouvrages de ce genre. La facture de cet œuvre indique dans son auteur une science profonde et une connaissance parfaite de l'instrumentation. Parmi les morceaux qui composaient le programme, on a surtout remarqué un air italien de la composition de madame Farrenc, parfaitement chanté par mademoiselle Mercier, une des meilleures élèves du Conservatoire ; et une charmante romance, avec accompagnement d'orchestre, chantée par M. Alexis Dupont et composée par madame Farrenc. Cette jeune personne, qui promet de continuer sur le piano la belle école de sa mère, nous a fait entendre l'admirable concerto de Mozart en *re mineur*, et des variations de Pixis sur la cavatine du *Barbier de Séville*. On peut faire plus de bruit sur le piano que n'en fait mademoiselle Farrenc, mais il est assurément difficile de jouer avec plus de charme et de fini.

### Métier parisien.

Les dames abonnées aux *Modes parisiennes* remarqueront sur la couverture de l'*Album de Tapisserie* le dessin d'un petit meuble aussi simple qu'élégant. C'est le nouveau métier à tapisserie, dont l'invention est due à mademoiselle Chanson, et qui figurait à la dernière exposition de l'industrie sous le nom de *métier parisien*. Grâce à un mécanisme ingénieux, ce métier perfectionné permet de monter et de démonter l'ouvrage avec promptitude et facilité et de tendre la toile ou le canevas dans le sens de la largeur et de la longueur, par le simple mouvement de manivelles légères. Ces avantages sont communs aux grands métiers à pied et à de petits métiers à la main que l'on fixe à volonté sur le bord d'une table ou de tout autre meuble.

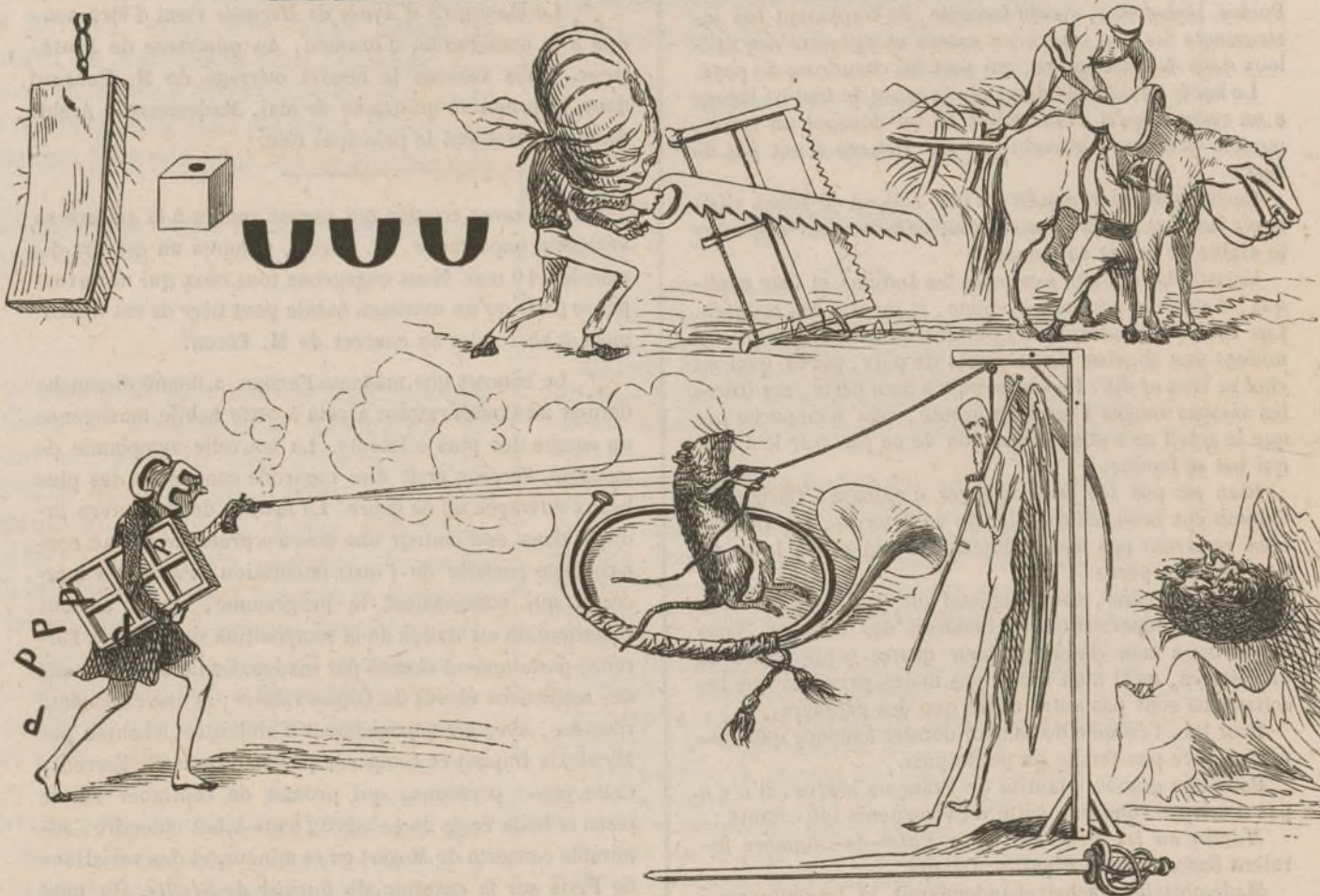
Ce n'est pas tout : l'inventeur a imaginé un accessoire qui permet à la broderie de se rapprocher de plus en plus du modèle qu'elle reproduit et de nuancer les couleurs avec une admirable précision. On traçait habituellement sur le dessin colorié des quadrilles qui dirigeaient les yeux de la brodeuse et le choix de ses couleurs. C'étaient autant de dessins perdus après avoir été copiés. Pour éviter cet inconvénient, mademoiselle Chanson a fait disposer des quadrilles de plusieurs dimensions sur un papier transparent qu'on adapte au dessin modèle en le superposant ; ce qui permet d'obtenir un calque exact



sans gâter le dessin. La superposition du papier est assurée par un cadre léger qui surmonte lui-même le métier à la hauteur des yeux de la brodeuse. Ajoutez à ces excellents procédés une pelote pour les aiguilles, une petite

coupe pour les ciseaux et le dé, et vous comprendrez que le *Métier parisien* ait pu sans peine supplanter les anciens métiers, aussi lourds qu'incommodes, et dont il était si fatigant de faire mouvoir les vis grossières.

### RÉBUS ILLUSTRÉ.



#### EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS ILLUSTRÉ.

CE long, KEV' housse raie, PU hissant toue misérable, laie juge MAN, DE court, VOU, rangs de ronds blancs, cou noir.

(Selon que vous serez puissant ou misérable,  
Les jugements de cours vous rendront blanc ou noir.)

**Mantelets, Visites,** nouveautés confectionnées, écharpes et robes brodées, maison Couchonnal et Comp., 38 bis, rue Neuve-Vivienne, au premier étage.

**Guérison des Maux de Dents,** par un traitement simple qui permet de plomber les dents les plus gâtées et les conserve indéfiniment. Cette découverte précieuse est due à M. Hattute, chirurgien-dentiste, galerie Vivienne, 13, déjà connu par ses râteliers perfectionnés et une foule d'inventions qui lui ont mérité des mentions et médailles à diverses Expositions. Nous le recommandons comme un praticien expérimenté, consciencieux, qui met toute sa gloire à satisfaire ses clients, afin de les conserver.

**Passementerie** pour nouveautés et ameublements. BERTHELEY, rue Saint-Denis, 214, et boulevard Montmartre, 18.

**Cravates mécaniques** de JORDERY fils, s'adaptant d'elles-mêmes. On peut, par ce système, ôter et mettre sa cravate en moins d'une seconde et d'une seule main. Rue Thévenot, n° 12.

**Fleurs naturelles,** spécialité pour coiffures. Lachaume, rue de la Chaussée-d'Antin, 46.

**Confection de Robes.** Madame OLMER, rue Montmartre, 181.

**Modes.** M<sup>lles</sup> ROMAIN, rue de la Chaussée-d'Antin, 18.

**Départs pour la campagne.** Au moment de partir il faut songer à faire sa provision d'albums amusants pour distraire ses hôtes pendant les jours de mauvais temps. On trouve chez Aubert des collections de ce genre à tout prix, depuis 50 c. l'album jusqu'à 2 et 300 fr. On peut avoir une collection très-variée de genres, et composée de 8 ou 10 charmants recueils, pour 50 fr.

**Rouge végétal,** dégagé de tout acide, inaltérable à la transpiration, il imite admirablement la nature et trompe les yeux les mieux exercés. Chez madame J. Albert, rue Choiseul, 4.

PARIS. IMPRIMÉ PAR PLON FRÈRES. 36, RUE DE VAUGIRARD.